

AU COEUR DE LA VIOLENCE, LA NON-VIOLENCE

Jean Moussé

S.E.R. | Études

2001/7 - Tome 395
pages 69 à 76

ISSN 0014-1941

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-etudes-2001-7-page-69.htm>

Pour citer cet article :

Moussé Jean, « Au coeur de la violence, la non-violence »,
Études, 2001/7 Tome 395, p. 69-76.

Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

© S.E.R.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Au cœur de la violence, la non-violence

JEAN MOUSSÉ

DANS un monde dont les séismes nous rappellent parfois la dangereuse fragilité, les films documentaires qu'offre la télévision sur la vie des animaux sauvages nous livrent à l'état brut un mélange de tendresse et de brutalité : tendresse de la lionne jouant avec ses petits, brutalité de la même mère se jetant d'un bond sur le dos d'un petit buffle et le dépeçant cruellement pour en nourrir les siens. Dévouement de l'otarie sur les côtes de Namibie transportant son petit suspendu à sa gueule jusqu'à la mer, puis l'abandonnant, à la lisière des vagues, sans plus s'en occuper, à la fourberie du chacal ou à la férocité de la hyène. Les prédateurs n'ont aucune hésitation, aucun scrupule et encore moins de souci d'ordre éthique. Ils suivent leurs instincts très sûrs, annonçant déjà l'inconscience des maîtres primitifs décrits par Nietzsche dans sa *Généalogie de la morale*. Car les hommes, à travers l'histoire, suivent la courbe d'abord tracée par les bêtes tendres et implacables. C'est dans cette ligne qu'ils exercent ou refusent la violence.

René Girard a raison : avant l'orgueil, l'égoïsme et la luxure qui souvent la prolongent, avant les complications du mimétisme qu'il n'importe pas de rappeler ici, la violence, c'est-à-dire toute contrainte imposée à un homme afin de le conduire à faire ce qui lui répugne, s'enracine dans le désir ambivalent et jamais assouvi des hommes. C'est le désir qui est premier, et non pas le péché. Ce désir est ambivalent, car, s'il est désir de possession, de pouvoir, de domination ouvert à l'inconnu et jamais complètement satisfait, il est, au même moment, désir de communion, de compréhension et d'amour. A la différence des animaux que conduisent leurs instincts, les hommes disposent plus ou moins d'un certain choix dans la manière de vivre l'altérité qui les sépare ou les unit. Ils tentent de la nier à leur profit, au détriment de l'autre qui les fait souffrir, ou bien, surmontant leurs instincts, ils reconnaissent des droits à leurs partenaires ou adversaires. Maîtrisant leur désir, ils partagent librement en reconnaissant la liberté d'autrui. Dans ce double mouvement, la non-violence s'oppose à la violence, qui est première.

Les religions ont maintenu les désirs des hommes ouverts, au delà des objets de leurs désirs, au monde des esprits, des démons et des dieux, censés les protéger, les menacer ou leur donner le soleil et la pluie, la nourriture, la santé, la vie et la mort. Des cérémonies, éclairées par des mythes tels qu'on les voit dans des films de Jean Rouch, ritualisaient leur existence quotidienne. Ils y apaisaient certaines formes de violence et en provoquaient d'autres, comme la désignation et le sacrifice de boucs émissaires, chargés des péchés du groupe. Plus tard, les lois ont pris la relève désacralisée des mythes et des rites religieux. Tout le monde gagne à leur observation. Sans doute toutes les lois ne sont-elles pas justes, et bien des traités, des marchés, des accords sont inégaux. Ils sont cependant plus supportables que le désordre au sein duquel tout le monde affronte tout le monde. Au besoin, leur respect est imposé par l'armée ou la police. Tous ont intérêt à respecter le code de la route. Nulle part, cependant, les lois n'empêchent les malins et les puissants d'en user à leur propre service. En ce sens, tous les pays sont soumis aux intérêts d'un groupe dominant, religieux, social, économique ou politique. Les moins puissants occupent la base.

Des jeux enchevêtrés

La générosité n'entre pas seule en compte dans les jeux où raison et calcul ont aussi leur part. Car la guerre n'est que rarement le seul ou le meilleur moyen de gagner dans un conflit. Nous avons souvent besoin d'autrui pour gagner. Des alliances sont possibles. Cela est évident dans le monde du travail. On ne crée rien tout seul. Le respect d'autrui est la plus sûre façon, même si ce n'est pas la seule, d'en obtenir le respect en retour. C'est une erreur dangereuse, fût-elle fréquente, de traiter les relations humaines en termes de conflits. « L'homme est un loup pour l'homme », écrivit Hobbes, annonçant la modernité. Encore aujourd'hui, de nombreux marxistes évaluent les relations de travail en termes de domination, de servitude et d'exploitation. Ils n'ont ni absolument tort, ni absolument raison, quel que soit le nombre des arguments qui plaident en leur faveur.

En fait, l'Histoire se poursuit à travers les manifestations de la violence individuelle et collective. En font foi, non seulement les conflits ouverts qui endeuillent la planète, mais aussi les manifestations de la concurrence politique ou économique. « Que le plus fort gagne » et « malheur aux faibles ». Malheur à celui qui s'oppose à moi ou à nous et nous empêche de devenir ce que nous voulons ou croyons être. La lutte est souvent âpre entre les individus, les groupes sociaux, les firmes ou les pays. Mais les liens qui nous lient les uns aux autres sont tellement enchevêtrés qu'il est difficile d'y distinguer ce qui relève de la pure violence — comme ce fut le cas pour la Shoah — et ce qui relève de la générosité, souvent réduite à celle d'individus. La plupart du temps, violence, non-violence, calcul rationnel ou action spontanée, courage et lâcheté composent au sein de la même décision sans qu'on puisse y évaluer leur part.

Face à la violence de l'Histoire

Certaines situations limites éclairent toutefois l'enjeu de la conversion dont chacun porte la responsabilité; celle, par exemple, de Maïti Girtanner, qui, non seule-

ment pardonna au médecin nazi qui la rendit malade jusqu'à aujourd'hui, mais qui le reçut alors que, âgé de quatre-vingts ans, il se posait des questions sur Dieu et son pardon. Elle alla jusqu'à l'embrasser en signe de ce pardon. Mais de telles situations sont exceptionnelles. Plus banalement, on pourrait citer l'attitude de ces personnes qui, dans la vie de tous les jours, selon l'expression de Etty Hillesum, extirpent et anéantissent en elles-mêmes tout ce qu'elles croient devoir anéantir chez les autres¹. C'est l'illustration du principe kantien : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse si tu étais à sa place et lui à la tienne. » Enorme programme d'action face à la violence de l'Histoire. Il s'inscrit aussi au cœur de la charité chrétienne : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, dit Jésus, les païens en font autant. Moi je vous dis : aimez vos ennemis. » De même El Hallaj, crucifié à Bagdad en 922, pria-t-il Dieu de pardonner à ses bourreaux, car il ne leur avait pas enseigné ce qu'il lui avait appris à lui-même.

Il est plus difficile de tirer des exemples de l'activité politique ou économique, car les actes qui les expriment conjuguent en général la volonté de plusieurs personnes inégalement généreuses. Leurs intentions et les actes qui les traduisent sont d'autant plus mêlés et plus ambigus que la bonne entente entre plusieurs personnes ou groupes répond autant à une exigence de la raison en vue d'un intérêt commun qu'à une manifestation désintéressée de leur générosité. Cependant, n'est-on pas en droit de penser que le christianisme fut pour quelque chose dans l'entente des pères fondateurs de l'Europe, Robert Schuman, De Gasperi et Adenauer ? Bien avant dans l'Histoire, et malgré les nombreuses violences tolérées et parfois provoquées par l'Eglise, il est difficile de lui nier toute influence pacifique. Dans un livre intitulé *L'Europe une*², Jean-Pierre Faye rapporte la manière dont le roi Henri IV, au dire de Sully, fit part à son ministre d'un projet d'une Europe fraternelle. Sully n'y vit d'abord qu'une plaisanterie, puis, à la réflexion, il le tint pour possible et bénéfique. En 1601, il s'agissait pour le roi de France de rencontrer la reine Elizabeth d'Angleterre, dont il savait qu'elle nourrissait la même ambition. Cette ambition ne put aboutir.

1. Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*, Points/Seuil, 1995, p. 218.

2. Gallimard, 1992.

Des réponses à inventer

Ce principe est d'autant plus inapplicable, dans la complexité indéfiniment étendue de la société moderne, que la non-violence n'est pour personne le but exclusif de son action. Même s'il en porte le souci, chacun doit se nourrir, se loger, aimer, gérer ses biens, s'organiser pour vivre avec les autres tels qu'ils sont, violents ou apeurés, forts ou faibles. Chaque individu est lié à d'autres, pour ou contre, sans qu'il puisse atteindre les limites de cette solidarité, car il y a toujours un au-delà. Quand j'achète du café ou du cacao, en tant que client français d'un supermarché, ne suis-je pas, au bout du compte, en relation avec des ouvriers de plantations ivoiriennes, sans parler des planteurs d'autres pays en concurrence avec eux ? Que sais-je de la violence dont ils souffrent peut-être ? De même, si je travaille à EDF, ne participé-je pas à la production guerrière du plutonium ? Enfin, je suis responsable de mes décisions devant les autres. Ni le directeur d'une usine, ni le responsable d'une administration n'ont moralement le droit de distribuer aux pauvres tout le bien dont dispose leur entreprise. Encore le contexte des décisions à prendre ici est-il, sinon clair, du moins simple. D'autres situations sont autrement plus complexes, telle, par exemple, celle de ces membres de la haute société berlinoise au cours de la dernière guerre : refusant la violence hitlérienne, ils décidèrent de tuer leur Führer. C'était une façon violente de lutter contre la violence du nazisme. Y en avait-il d'autres ? Mais, au même moment, ils assumaient des responsabilités dans l'armée ou l'administration. Ils étaient Allemands et choisissaient de l'être³. Comme l'écrivait le pasteur Bonhoeffer, lui-même membre de la conjuration, les justifications théoriques de l'éthique manifestent leur insuffisance devant la complexité des décisions à prendre.

Plus banalement, dois-je voter pour une personnalité douteuse dont je connais les idées, ou bien pour une personne honnête mais terne, au programme mal défini ? Ou encore, dans mon entreprise, dois-je ou non enquêter sur les agissements d'un cadre supérieur efficace dont je

3. On prendra conscience de ces difficultés en lisant le livre de Ulrich von Hassel, *Mémoire d'un conjuré*, Belin, 1996.

soupçonne la malhonnêteté, mais dont je ne vois pas qui pourrait lui succéder aujourd'hui ? Il est évidemment impossible de répondre avec assurance à des questions aussi dégagées de leur contexte. C'est dans la violence de la société qu'elles se posent, en fonction de mille facteurs. C'est aussi là qu'il faut y répondre, compte tenu des éléments qui conditionnent à la fois la question et la réponse.

I L'appel de Dieu

Est-ce à dire que tous les principes moraux se dissolvent face à la violence invincible et insupportable de l'Histoire ? Reste-t-il une autre voie à choisir que celle de la résignation, au profit du « chacun pour soi », dans le cercle fermé de ses responsabilités tribales ? Alors, on entre dans les jeux de la compétition générale sans issue pour les faibles. Après tout, quand on gagne ce qu'il faut pour vivre, quand on a la chance de travailler efficacement dans un milieu favorable, pourquoi se préoccuper d'apaiser la violence du monde ? N'est-elle pas trop large ? Cependant, au moins pour ceux qui croient en Dieu et en l'Évangile, l'Histoire est un immense message qu'il faut déchiffrer ; et, en réponse, il faut agir. N'est-ce pas une exigence de la charité ? Comme l'écrivit Péguy : « C'est une thèse très métaphysique des plus grandes, que l'univers, j'entends l'univers sensible, est un langage que Dieu parle à l'esprit de l'homme, un langage par signe, un langage figuré. » Encore ne s'agit-il pour personne de sauver le monde. Il ne s'agit que de répondre, ici et maintenant, par l'amour, aux exigences d'amour du Créateur. Que chacun se sente bien petit face à la tâche à poursuivre n'empêche pas de se mettre à l'œuvre pour en accomplir tout le possible selon ses moyens.

Il ne manque pas d'individus qui, ayant compris cet appel de Dieu à partir d'une situation particulière, y ont répondu d'abord humblement, puis, ayant engagé un doigt, ont fini par y passer le bras et bien davantage. Il est beaucoup d'exemples d'hommes et de femmes qui placent tous les jours le service du prochain au-dessus de la conquête ou de la défense de leurs avantages particuliers, au-dessus de la compétition, de la possession ou de la domination auxquelles, cependant, ils participent. Prenant

le risque de perdre leur vie, ils la sauvent en lui donnant sens. Agissant comme le levain dans la pâte au sein des bavardages et des jeux de la violence, ils deviennent les signes de comportements possibles. Leur lumière répand sa clarté dans les ténèbres cruelles de l'Histoire.

Un exemple très significatif, parmi bien d'autres, nous est donné par le général de Bollardière, qui commandait un maquis dans les Ardennes en 1944. Les Allemands y avaient fait des prisonniers, qu'ils martyrisèrent au moment de les tuer ; à leur tour, les maquisards firent deux prisonniers, qu'on amena devant le commandant.

Je leur fis demander par un interprète s'ils étaient au courant que le colonel commandant la Feld Kommandantur de Charleville venait de faire martyriser une centaine des nôtres. Leurs traits se décomposèrent. Leur peur était telle qu'on ne voyait même plus en eux des êtres humains. J'eus honte de me sentir responsable de cette dégradation. Je ressentis une crainte difficile à définir, avec quelque chose de sacré, et je découvris dans l'instant la stupéfiante puissance de leur rendre d'un coup un visage d'homme. Je sentis que je les aimais. Ils ressemblaient aux paysans de chez nous à qui on vient d'annoncer un affreux malheur. Je donnai l'ordre de leur dire qu'ils étaient des prisonniers de guerre et que, comme tels, ils seraient traités selon la convention de Genève⁴.

Le général de Bollardière n'avait pas aboli la violence, dont il exerçait une part en qualité de maquisard. Mais, dans cet exercice même, il avait maîtrisé son pouvoir au profit d'un amour et d'un respect qui donnaient sens à son existence. Il expliqua, par la suite, que les deux prisonniers demandèrent de porter le brancard sur lequel il était couché, blessé, au cours d'une évacuation du camp.

Il faudra longtemps pour que des hommes, libres au point de risquer leur existence, s'unissent au sein d'une même action pour la rendre efficace. On reste bien loin du rêve de Nietzsche, celui d'un peuple qui,

insigne par ses guerres et ses victoires, par la perfection de son organisation et de son génie militaire, habitué à faire les plus lourds sacrifices dans ces domaines, s'écrierait spontanément : « Nous brisons l'épée », et réduirait jusque dans son fondement la totalité de ses forces armées.

4. Jacques de Bollardière, *Bataille d'Alger, bataille d'hommes*, DDB, 1972, p. 54.

Renoncer aux armes, alors qu'on était le plus vaillant sous les armes, par élévation du sentiment, voilà le moyen d'une paix véritable. Qui ne peut jamais que reposer sur la paix des esprits, tandis que la paix armée, comme on l'appelle, celle qui gagne maintenant tous les pays, est le fait d'une âme inquiète qui n'a confiance ni en soi ni dans le voisin, et, moitié par haine, moitié par peur, ne veut pas déposer les armes. « Plutôt périr que haïr et craindre, et plutôt périr deux fois que se faire haïr et redouter », telle devrait être un jour la maxime suprême de toute société politiquement organisée⁵.

Maxime sublime, mais inapplicable au niveau d'un pays tout entier, dans la mesure où elle serait suicidaire face à des adversaires sans scrupule. De toute façon, celui qui a risqué et perdu sa vie en opposant sa non-violence à la violence de son entourage a quitté le champ de l'Histoire, qui continue sans lui. Du temps des nazis, il ne dépendait d'aucun Allemand en particulier de supprimer la violence de son pays, et ceux qui sont morts en tentant de le faire ont disparu avant que cela ne commence à devenir possible.

Aussi longtemps que les hommes naîtront mortels, la libre négation de la violence au sein de la violence elle-même n'en viendra jamais à bout, car chaque naissance introduit dans la société la violence d'un désir. Celui qui, sous prétexte de paix, fuit les affrontements auxquels sont mêlés ceux qui l'entourent peut avoir des raisons de se mettre ainsi à l'écart dans un cas particulier. Mais s'enfermer dans l'ignorance de ce dont on est solidaire par crainte des affrontements et sous prétexte de paix, c'est agir en irresponsable. C'est aussi céder la décision au plus fort, qui n'est pas nécessairement le plus juste. De même celui qui, au nom de sa foi, s'en tient à la prière ou à des considérations « spirituelles », manque parfois de courage et d'intelligence. Il entre d'ailleurs en contradiction avec lui-même, car c'est la vie spirituelle elle-même qui lui demande de contrer la violence dans laquelle il trempe par ses appartenances. Seul celui qui refusera sa propre violence en se risquant lui-même donnera sens à ses actes dans les violences de l'Histoire.

JEAN MOUSSÉ s.j.

5. Nietzsche, *Le Voyageur et son ombre*, § 284.